



## Mais pourquoi se disent-ils tous "anti-système" ?

Le philosophe **Jacques Rancière** n'est pas surpris par l'étrange campagne de la présidentielle. Pour lui, en confiant tous les pouvoirs à des politiciens professionnels, notre système fabrique mécaniquement des candidats de rupture

Propos recueillis par **ÉRIC AESCHIMANN**

**Du renoncement de Hollande aux ennuis judiciaires de Fillon, la campagne présidentielle en cours est une succession de coups de théâtre. De ce spectacle, vous êtes un observateur singulier. Depuis des années, vous dénoncez les impasses de la démocratie représentative, incapable, à vos yeux, de produire une véritable démocratie. Comment analysez-vous ce qui se passe ?**

« Démocratie représentative » est un terme plus qu'équivoque. Il véhicule l'idée fautive d'un peuple déjà constitué qui s'exprimerait en choisissant ses représentants. Or le peuple n'est pas une donnée qui pré-existe au processus politique : il en est le résultat. Tel système politique crée tel peuple, et non le contraire. Par ailleurs, le système représentatif est fondé sur l'idée

qu'il y a une classe de la société qui représente les intérêts généraux de la société. Dans l'esprit des pères fondateurs américains, c'était la classe des propriétaires fonciers éclairés. Ce système crée un peuple qui se reconnaît dans cette classe de représentants légitimes et la reconferme périodiquement par les élections. Peu à peu, le système représentatif est devenu une affaire de professionnels qui s'autoreproduisent. Mais, ce faisant, il a généré son propre envers, la notion mythique d'un peuple qui n'est pas représenté par ces professionnels et aspirerait à se donner des représentants l'incarnant vraiment. C'est ce théâtre que chaque élection reproduit désormais, avec une qualité toujours en baisse.

**Votre vision est très noire. Le système est-il intrinsèquement biaisé ?**

Il est oligarchique en son principe et non démocratique. Et cette oligarchie a perdu sa légitimité chez nous quand il est apparu que les propriétaires éclairés ne représentaient que les intérêts de la propriété. C'est ce qui a éclaté au grand jour avec les assemblées « républicaines » de 1848 et de 1871, massivement composées de royalistes déchainés contre les ouvriers et les révolutionnaires. L'oligarchie est peu à peu devenue cette classe de politiciens qui ne représente que le système lui-même. Le système majoritaire et présidentiel de la V<sup>e</sup> République a accéléré ce processus. On a désormais deux groupes dont chacun gouverne en alternance en détenant tous les pouvoirs, ce qui renforce la ➤



► professionnalisation ; et, parallèlement, la figure présidentielle est censée incarner le peuple que cette professionnalisation trahit.

**Mais pourquoi alors tout le monde se prétend-il « anti-système » ?**

En se reproduisant, le système fabrique mécaniquement un écart interne, un double diabolique. D'un côté, le parti majoritaire ne représente en fait qu'un cinquième du corps électoral et crée l'évidence que le vrai peuple majoritaire n'est pas représenté. De l'autre, les partis adverses, à force de se relayer au pouvoir, vont, de plus en plus, se ressembler. D'où le thème récurrent du peuple méprisé et trahi. L'institution présidentielle, qui prétend incarner directement le peuple, accroît la tension interne du système. Cela produit des niches où des candidats peuvent dire : « Je suis le candidat du peuple non représenté ! » Il y a la niche des « fidèles » qui dénoncent la trahison du parti de gauche devenu semblable à la droite. Il y a la niche Le Pen, celle du peuple substantiel et souffrant. Il y a la niche Macron : les forces vives de la nation contre la polarisation des partis. Il y a aussi des croisements, comme Mélenchon, qui joue à la fois de la gauche fidèle et du peuple souffrant. A une époque, les partis ouvriers représentaient des forces collectives organisées venant faire pression sur le système par l'extérieur. Aujourd'hui, le « vrai peuple » est une figure forgée par le système lui-même. On arrive à un point où on ne sait plus qui va tenir les rôles : désormais, un milliardaire peut représenter le peuple méprisé par les milliardaires.

**On entend dire, à droite comme à gauche, que la politique a besoin d'incarnation, c'est-à-dire de dirigeants qui donnent un visage à la volonté collective.**

L'incarnation n'est pas une notion politique. C'est un concept religieux qu'il faut laisser à la religion. Aujourd'hui, sa persistance en politique est liée à cette idée d'un vrai peuple des profondeurs qui est la proie de l'extrême droite. Le « populisme de gauche » prétend le lui arracher en proposant un modèle alternatif : celui du dirigeant qui incarne le peuple et le constitue comme tel, dans le style Hugo Chávez. Mais l'incarnation est un principe strictement opposé à la démocratie.

**N'y a-t-il pas eu tout de même de grands hommes politiques, comme Jaurès, de Gaulle ou Roosevelt ?**

Les figures exceptionnelles surviennent quand la règle normale du jeu est brisée et qu'il faut inventer autre chose. Il y a alors des individus qui savent se hisser à la hauteur de circonstances elles-mêmes exceptionnelles, en outrepassant ce qu'on attendait d'eux. De Gaulle a pris en 1940 une décision inouïe en sortant de son rôle de général de brigade. Mais, comme chef du RPF, ce fut un politicien manipulateur comme un autre, et nous lui devons la Constitution de la V<sup>e</sup> République, qui a contribué fortement à détériorer toute la vie publique. L'admiration que lui voue la gauche aujourd'hui me fait sourire.

**Comment organise-t-on la vie collective sans**

**représentants ? Par le tirage au sort - une mesure que vous avez défendue dès 2005 dans « La Haine de la démocratie » ?**

Il faut distinguer délégation et représentation. Dans une démocratie, il est logique que certains remplissent des activités pour le compte des autres. Mais le délégué ne conserve alors sa fonction qu'un temps, ce qui n'est pas le cas de la représentation. Le tirage au sort était le mode démocratique normal de désignation des délégués, fondé sur le principe de l'égalité de tous. J'ai proposé de lui redonner place pour inverser les dérives de la professionnalisation. Mais ce n'est pas une simple recette, pas plus que ne le serait le mandat non renouvelable. Ces outils n'ont d'intérêt que s'ils sont portés par un vaste mouvement populaire. La démocratie n'existe pas sans ces poussées surgies hors système qui viennent bousculer les institutions étatiques - comme l'a fait récemment le mouvement des places. Elle suppose que des institutions autonomes par rapport aux structures et agendas étatiques inscrivent dans la durée ces moments égalitaires.

**La campagne aura au moins permis l'émergence d'un thème aussi nouveau que le revenu universel : quoi que l'on en pense sur le fond, n'est-ce pas une bonne nouvelle ?**

C'est un progrès par rapport à Sarkozy, qui voulait remettre la France au travail tout en supprimant des emplois. Mais le revenu universel repose sur une analyse contestable, qui annonce la disparition du travail manuel et la robotisation généralisée de l'industrie. Là-dessus s'est greffée l'idée de la classe des travailleurs immatériels qui allait lui donner son caractère de revendication révolutionnaire. Or le travail manuel n'a pas disparu, il a été délocalisé dans des endroits où il coûte moins cher et trouve des travailleurs plus soumis. Le revenu universel est devenu alors une sorte d'extension du RMI et du RSA, destinée à compenser la désindustrialisation dans nos pays, mais ça n'est pas la mesure émancipatrice que l'on prétend. Et son universalisme est très limité. Imaginez qu'on l'attribue aux enfants des mines congolaises qui extraient les matériaux nécessaires au travail immatériel ou aux travailleurs des usines du Bangladesh ! Cela changerait le paysage.

**Vous ne votez qu'exceptionnellement. Si Marine Le Pen est à 48% dans les sondages à la veille du deuxième tour, peut-on ne pas glisser un bulletin dans l'urne pour la faire battre, fût-ce un bulletin Macron ou Fillon ?**

C'est le genre de dilemme qui se traite en cinq minutes, le jour venu. Si Marine Le Pen devait l'emporter, ça ne serait pas gai, bien sûr. Mais il faut en tirer les bonnes conclusions. La solution est de lutter contre le système qui produit les Marine Le Pen, non de croire qu'on va sauver la démocratie en votant pour le premier corrompu venu. J'ai toujours en tête ce slogan de 2002 : « Votez escroc, pas facho ». Choisir l'escroc pour éviter le facho, c'est mériter l'un et l'autre. Et se préparer à avoir les deux. ■

Depuis « Le Maître ignorant » (1987), le philosophe **JACQUES RANCIÈRE** dénonce le discours des démocrates modernes, qui, sous couvert d'efficacité, justifie les inégalités. Il est notamment l'auteur d'un essai sur « La Haine de la démocratie » (La Fabrique, 2005) et du « Spectateur émancipé » (La Fabrique, 2008).